Chronique Agricole

Le temps de la mue

Si l'on désire faire muer les poules de bonne heure ou vers la mi-été on pourra suivre la méthode suivante qui a été essayée avec succès dans notre basse-cour: A la fin de juin la vente des couvées d'œufs est généralement terminée; quelques jours après on défait les parquets d'élevage, on transporte d'abord les volatiles mâles à un autre bâtiment qui contient de petits compartiments avec des parcours limités. Ces petits compartiments font de superbes habitations pour les coqs. On laisse courir au large les poules, les coqs étant tenus renfermés. Nous avons dans nos poulaillers de petits champs derrière les parcs à volailles. Ces champs contiennent de l'herbe, du trèfle et de l'ombrage, trois éléments essentiels, et conviennent aux poules de façon idéale. A ce moment on réduit les rations à la moitié de leur quantité; on arrête ainsi la production des œufs; c'est ce que l'on désire. On continue à donner des demi-rations pendant deux semaines puis on les donne de nouveau entières. La ration complète est composée de la façon suivante:

Pâtée d'avoine grossièrement moulue, deux parties; petit son, une partie; farine de gluten, une partie, avec des déchets de viande de bœuf dans la proportion d'une livre pour 15 poules. En été cette pâtée est mélangée avec de l'eau froide, on en donne trois fois par semaine. Parfois on y ajoute une petite quantité de farine de grain de lin. On se sert de déchets de bœuf au lieu d'os verts coupés, parce qu'il n'est pas commode de se procurer ces derniers. Quand on donne de la pâtée le matin on donne du blé ou de l'avoine l'après-midi ou un mélange des deux ou *vice versa*. Les jours où l'on ne donne pas de pâtée, on donne du grain à la place.

Le Dr Sanborn, une autorité bien connue sur la conduite des volailles dit ce qui suit au sujet de la mue:

"Une poule qui mue s'engraisse facilement. On devra donc, à cette période, donner peu de ces aliments qui produisent la graisse. Employer peu de maïs, de farine de maïs, petit son et de pommes de terre. Augmenter la quantité d'os verts, de son et de lait écrémé. Un champ de trèfle, dont les poules auront la jouissance, leur fera du bien. Renfermer tous les mâles ensemble pendant la période de mue. Abriter les poules pendant les orages et les pluies froides. Un verger de pommes où les poules peuvent trouver des insectes dans les fruits tombés et de l'herbe forme un parc idéal. Au commencement de la mue les volailles ne devraient pas être grasses, il ne faut pas qu'elles aient de poux et le poulailler ne doit pas contenir de vermine."

La mue dure généralement de dix à douze semaines mais cette période peut être raccourcie par les aviculteurs expérimentés. Un aviculteur de la Nouvelle-Ecosse prétend avoir raccourci la mue au moyen de la nourriture suivante: il se procurait des têtes de bœuf, les faisait bouillir, les concassait en petits morceaux, puis les faisait passer par son hachoir et les donnait en quantité généreuse à ses poules. Il prétend que grâce à cette nourriture quelques-unes de ses poules ont pondu tout le temps de la mue. Il serait intéressant de savoir si ces pondeuses de la mi-été font des pondeuses d'hiver précoces.

Le but principal de la mue de la mi-été est de faire pondre les poules abondamment dans la première ou deuxième semaine de novembre. Il y a aussi plusieurs aviculteurs d'expérience qui prétendent que pour obtenir une ponte hâtive en novembre il faut surtout s'attacher à avoir des poulettes hâtives, et que ce point est plus important que la mue hâtive des volailles. Ces deux méthodes ont leurs champions. Nous sommes plutôt en faveur de la mue hâtive. Les faits suivants, notés au cours des dernières années, méritent d'être cités à ce propos.

Les poules d'un an ont mué plus tôt et plus facilement que les vieilles poules.

La progéniture de poules qui avaient mué en été l'ont fait elles-mêmes à la même époque de l'année quand elles avaient atteint toute leur croissance.

Les poules en mue se sont très bien trouvées du parcours d'un champ où se trouvaient du trèfle, de l'herbe et des insectes.

(*Rapport de la Ferme Expérimentale.*)

Maïs à balai

Le maïs à balai est une plante qui appartient à la famille des graminées; elle est étroitement alliée aux sorghums, millets, etc. La différence principale cependant qu'elle présente sur les plantes communes de ce genre est la nature singulière de ses panicules, qui se composent d'une série de longues branches droites. Ces tiges porteuses de semences ont une grande flexibilité, et une touffe d'elles, attachées ensemble, forme un balai très utile et très durable. C'est principalement pour ce produit que l'on cultive le maïs à balai. Le Canada importe presque tout son maïs à balai ou ses balais fabriqués des Etats-Unis et de l'Europe. Pendant l'année couverte par ce rapport, la matière brute et la matière fabriquée importées représentent une valeur d'environ $420,000.

Il ne se cultive actuellement que très peu de maïs à balai au Canada; la valeur des matières importées, l'assurance, donnée par un grand fabricant, que ce produit trouverait un débouché facile au Canada nous encouragent à étudier la question, pour voir s'il y aurait moyen d'y établir cette culture. De nombreuses demandes de renseignements nous assurent que les cultivateurs s'intéressent à cette question. Les rumeurs exagérées prétendant que l'on a payé jusqu'à $150 et $200 la tonne pour ce produit ont excité la curiosité et la tendance à la spéculation d'une certaine catégorie de gens, mais l'évaluation plus modérée de $80 la tonne, et la production très passable d'un tiers de tonne à l'acre devraient suffire à montrer qu'il ne faut pas s'attendre à faire rapidement fortune dans cette culture.

La culture du maïs à balai dépend beaucoup plus des conditions de climat et de sol que des méthodes de culture, qui diffèrent peu de celles requises dans la culture du maïs. Un sol fertile est nécessaire pour produire une bonne paille, terme par lequel le fabricant désigne la tige qui porte les graines; la plante est sub-tropicale, elle exige donc un climat chaud et ensoleillé. Rien ne nous porte à croire qu'il n'existe pas de localité au Canada où la culture de cette plante ne soit possible.

Afin de pouvoir parler avec plus d'autorité sur ce sujet nous avons fait, l'année dernière, dans un bon nombre de localités différentes une série d'expériences sur le maïs à balai. L'intérêt que ces expériences ont suscité parmi bien des cultivateurs, malgré que l'on n'ait obtenu nulle part des récoltes parfaites, nous engage à les poursuivre sur une échelle plus grande. Beaucoup de cultivateurs se sont déclarés prêts à faire des expériences sur leurs propres fermes. Il faut espérer que dans quelques années nous serons en possession de preuves concluantes pour ou contre la culture du maïs à balai au Canada. Comme l'une des expériences les plus heureuses au sujet de la dimension et de la qualité de la "paille" est celle qui a été effectuée à la ferme centrale.

Trois variétés seulement ont été essayées en 1911. La graine n'était pas de première qualité et la levée a été inégale. Nous espérons avoir plus de succès dans nos expériences de cette année et nous publierons alors un rapport complet.

(*Rapport de la Ferme Expérimentale.*)

Vert de Paris

Le vert de Paris est mis dans le commerce sous forme de poudre plus ou moins fine (d'autant meilleure qu'elle est plus fine) d'une couleur vert vif. Evidemment, c'est le mieux connu et le plus employé de tous les insecticides arsénicaux. C'est un acéto-arsénite de cuivre, insoluble dans l'eau, et l'examen d'échantillons révèle la présence d'au moins 50 pour 100 d'oxyde arsénieux. Il ne doit pas y avoir plus que des traces de composés solubles d'arsenic. Le bon vert de Paris se dissout promptement et complètement dans l'ammoniaque. Tout résidu après ce traitement indiquerait la présence de matières étrangères et d'adultération.

Le prix des œufs

Mois de novembre, 40 à 45 cents la douzaine.

Mois de décembre, 50 à 60 cents la douzaine.

Mois de janvier, 50 à 35 cents la douzaine.

Mois de février, 35 à 28 cents la douzaine.

Mois de mars, 28 à 20 cents la douzaine.

Ces cours représentent assez bien les prix payés dans toutes les grandes villes du Dominion, à l'exception de la Colombie-Britannique où ils ont été plus élevés qu'ailleurs. Un correspondant de cette province, qui est un assez grand producteur d'œufs, portait la moyenne des prix pour l'année dernière à 55 cents par douzaine.

Pourquoi afin d'avoir de l'argent devant soi, faut-il en mettre de côté?

LES ANCIENS CANADIENS

Feuilleton de 'La Justice' — Par P. A. De Gaspé

(Suite.)

—S'il s'agissait de moi, reprit Arché, je n'aurais rien à désirer de plus; mais j'ai à vous prier pour autrui et non pour moi personnellement. La famille d'Haberville, ruinée, comme tant d'autres, par notre conquête, a reçu ordre de Votre Excellence de partir prochainement pour la France; et il lui a été impossible de vendre, même au prix des plus grands sacrifices, le peu de propriétés qui lui restent des débris d'une fortune jadis florissante. Accordez-lui, général, je vous en conjure, deux ans pour mettre un peu d'ordre à ses affaires. Votre Excellence sait que je dois beaucoup de reconnaissance à cette famille, qui m'a comblé de bienfaits pendant un séjour de dix ans dans cette colonie. C'est moi qui, pour obéir aux ordres de mon supérieur, ai complété sa ruine en incendiant ses immeubles de Saint-Jean-Port-Joli. De grâce, général, un répit de deux ans, et vous soulagerez mon âme d'un pesant fardeau:

—Capitaine de Locheill, fit le général Murray d'un ton sévère, je suis surpris de vous entendre intercéder pour les d'Haberville, qui se sont montrés nos ennemis les plus acharnés.

—C'est leur rendre justice, général, répondit Arché, que de reconnaître qu'ils ont combattu courageusement pour la défense de leur pays, comme nous l'avons fait pour le conquérir; et c'est avec confiance que je m'adresse au cœur d'un brave et vaillant soldat, en faveur d'ennemis braves et vaillants.

De Locheill avait touché une mauvaise corde, car Murray avait toujours sur le cœur sa défaite de l'année précédente; il était d'ailleurs peu susceptible de sentiments chevaleresques. Aussi répondit-il avec aigreur:

—Impossible, monsieur; je ne puis révoquer l'ordre que j'ai donné: les d'Haberville partiront.

—Que Votre Excellence, dans ce cas, dit Arché, daigne accepter ma résignation.

—Comment, monsieur! s'écria le général pâlissant de colère.

—Que Votre Excellence, reprit de Locheill avec le plus grand sang-froid, daigne accepter ma résignation, et qu'elle me permette de servir comme simple soldat: ceux qui chercheront, pour le montrer du doigt, le monstre d'ingratitude qui, après avoir été comblé de bienfaits par toute une famille étrangère à son origine, a complété sa ruine sans pouvoir adoucir ses maux, auront plus de peine à le reconnaître dans les rangs, sous l'uniforme d'un simple soldat, qu'à la tête d'hommes irréprochables.

Et il offrit de nouveau le brevet au général. Celui-ci rougit et pâlit alternativement, tourna sur lui-même comme sur un pivot, se mordit la lèvre, se passa la main sur le front à plusieurs reprises, marmotta quelque chose comme un g... am entre ses dents, parut réfléchir quelque minutes en parcourant la chambre de long en large; puis, se calmant tout à coup, tendit la main à Arché, et lui dit:

—J'apprécie, capitaine de Locheill, les sentiments qui vous font agir; notre souverain ne doit pas être privé des services que peut rendre, dans un grade supérieur, celui qui est prêt à sacrifier son avenir à une dette de gratitude; vos amis resteront.

—Merci, mille fois merci, monsieur le général, dit Arché: comptez sur mon dévouement à toute épreuve, quand il me serait même ordonné de marcher seul jusqu'à la bouche des canons. Un poids énorme pesait sur ma poitrine; je me sens maintenant léger comme le chevreuil de nos montagnes.

De toutes les passions qui torturent le cœur de l'homme, le désir de se venger et la jalousie sont les plus difficile à vaincre: il est même bien rare qu'elles puissent être extirpées. Le capitaine d'Haberville, après avoir écouté, en fronçant les sourcils, le récit de monsieur de Lacorne, se contenta de dire:

—Je vois que les services de monsieur de Locheill ont été appréciés à leur juste valeur: quant à moi, j'ignorais lui devoir autant de reconnaissance.

Et il détourna la conversation.

Monsieur de Saint-Luc regarda alternativement les autres membres de la famille qui, la tête basse, n'avaient osé prendre part à la conversation, et, se levant de table, il ajouta:

—Ce répit, d'Haberville, est un événement des plus heureux, pour toi; car sois persuadé que, d'ici à deux ans, il te sera libre de rester en Canada ou de passer en France. Le gouverneur anglais a encouru une trop grande responsabilité envers son gouvernement, en vouant à une mort presque certaine tant de personnes recommandables, tant de gentilshommes alliés aux familles les plus illustres, non seulement du continent, mais aussi de l'Angleterre, pour ne pas chercher, en se conciliant les Canadiens, à étouffer les suites de cette déplorable catastrophe.

Maintenant, adieu, mes chers amis; il n'y a que les âmes pusillanimes qui se laissent abattre par le malheur. Il nous reste une grande consolation dans notre infortune: nous avons fait ce que l'on pouvait attendre d'hommes courageux; et, s'il eût été possible de conserver notre nouvelle patrie, nos cœurs, secondés de nos bras, l'auraient fait.

La nuit était bien avancée lorsque monsieur de Saint-Luc, en arrivant à Québec, se présenta à la porte du château Saint-Louis, dont on lui refusa d'abord l'entrée; mais il fit tant d'instances, en disant qu'il était porteur de nouvelles de la plus haute importance, qu'un aide de camp consentit enfin à réveiller le gouverneur, couché depuis longtemps. Murray ne reconnut pas d'abord monsieur de Saint-Luc, et lui demanda avec colère comment il avait osé troubler son repos, et quelle affaire si pressante il avait à lui communiquer à cette heure indue.

—Une affaire bien importante, en effet, monsieur le gouverneur, car je suis le capitaine de Saint-Luc, et ma présence vous dit le reste.

Une grande pâleur se répandit sur tous les traits du général; il fit apporter des rafraîchissements, traita monsieur de Lacorne avec les plus grands égards, et se fit raconter dans les plus minutieux détails le naufrage de l'*Auguste*. Ce n'était plus ce même homme qui avait voué pour ainsi dire à la mort, avec tant d'insouciance, tous ces braves officiers, dont les uniformes lui portaient ombrage.

Les prévisions de M. de Lacorne se trouvèrent parfaitement justes; le gouverneur Murray, considérablement radouci après la catastrophe de l'*Auguste*, traita les Canadiens avec plus de douceur, voire même avec plus d'égards, et tous ceux qui voulurent rester dans la colonie eurent la liberté de le faire. M. de Saint-Luc, surtout, dont il craignait peut-être les révélations, devint l'objet de ses prévenances, et n'eut qu'à se louer des bons procédés du gouverneur envers lui. Ce digne homme, qui, comme tant d'autres, avait beaucoup souffert dans sa fortune, très considérable avant la cession du Canada, mit toute son énergie à réparer ses pertes en se livrant à des spéculations très avantageuses.

CHAPITRE SEIZIEME.

DE LOCHEILL ET BLANCHE.

Après des privations bien cruelles pendant l'espace de sept longues années, la paix, le bonheur même commençaient à renaître dans l'âme de toute la famille d'Haberville. Il est vrai qu'une maison d'assez humble apparence avait remplacé le vaste et opulent manoir que cette famille occupait avant la conquête; mais c'était un palais comparée au moulin à farine qu'elle venait de quiter depuis le printemps. Les d'Haberville avaient pourtant moins souffert que bien d'autres dans leur position: aimés et respectés de leurs censitaires, ils n'avaient jamais été exposés aux humiliations dont le vulgaire se plaît à abreuver ses supérieurs dans la détresse: comme c'est le privilège des personnes bien nées de traiter constamment leurs inférieurs avec égard, les d'Haberville avaient en conséquence bien moins souffert, dans leur pauvreté comparative, que beaucoup d'autres dans les mêmes circonstances. Chacun faisait à l'envi des offres de service; et, lorsqu'il s'agit de rebâtir le manoir et ses dépendances, la paroisse en masse s'empressa de donner des corvées volontaires pour accélérer l'ouvrage; on aurait cru, tant était grand le zèle de chacun, qu'il reconstruisait sa propre demeure. Tous ces braves gens tâchaient de faire oublier à leur seigneur des malheurs qu'eux-mêmes avaient pourtant éprouvés, mais qu'on aurait pu croire qu'eux seuls avaient mérités. Avec ce tact délicat dont les Français sont seuls susceptibles, ils n'entraient jamais dans les pauvres chambres que la famille s'était réservées dans le moulin, sans y être conviés: on aurait dit qu'ils craignaient de les humilier. S'ils avaient été affectueux, polis envers leur seigneur dans son opulence, c'était maintenant un culte, depuis que la main de fer du malheur l'avait étreint.

Il n'y a que ceux qui ont éprouvé de grands revers de fortune, qui ont été exposés à de longues et cruelles privations, qui puissent apprécier le contentement, la joie, le bonheur même de ceux qui ont en partie réparé leurs pertes; qui commencent à renaître à l'espérance d'un heureux avenir. Chacun auparavant avait respecté le chagrin qui dévorait le capitaine d'Haberville: on ne se parlait qu'à demi-voix dans la famille; la gaieté française avait semblé bannie pour toujours de cette triste demeure. Tout était maintenant changé comme par enchantement.

Le capitaine, naturellement gai, riait et badinait comme avant ses malheurs; les dames chantaient sans cesse en s'occupant activement des soins du ménage, et la voix sonore de mon oncle Raoul réveillait encore, dans le calme d'une belle soirée, l'écho du promontoire.

Le fidèle José se multipliait pour prouver son zèle à ses maîtres; et, pour se délasser, il racontait aux voisins, qui ne manquaient jamais de venir faire un bout de veillée, les traverses, comme il les appelait, de son défunt père avec les sorciers de l'île d'Orléans, ses tribulations avec la Corriveau ainsi que d'autres légendes dont les auditeurs ne se lassaient jamais, sans égard pour les cauchemars auxquels ils s'exposaient dans leurs rêves nocturnes.

On était à la fin d'août de la même année 1767. Le capitaine d'Haberville, revenant le matin de la petite rivière Port-Joli, le fusil sur l'épaule et la gibecière bien bourrée de pluviers, bécasses et sarcelles, remarqua qu'une chaloupe, détachée d'un navire qui avait jeté l'ancre entre la terre et le Pilier-de-Roche, semblait se diriger vers son domaine. Il s'assit sur le bord d'un rocher pour l'attendre, pensant que c'étaient des matelots en quête de légumes, de lait ou d'autres rafraichissements. Il s'empressa d'aller à leur rencontre lorsqu'ils abordèrent le rivage, et vit avec surprise qu'un d'entre eux, très bien mis, donnait un paquet à un des matelots en lui montrant de la main le manoir seigneurial; mais, à la vue de M. d'Haberville, ce gentilhomme sembla se raviser tout à coup s'avança vers lui, lui présenta le paquet et lui dit:

—Je n'aurais jamais osé vous remettre moi-même ce paquet, capitaine d'Haberville, quoiqu'il contienne des nouvelles qui vont bien vous réjouir.

—Pourquoi, monsieur, répliqua le capitaine en cherchant dans ses souvenirs quelle pouvait être cette personne qu'il croyait avoir déjà vue; pourquoi, monsieur, n'auriez-vous jamais osé me remettre ce paquet en main propre, si le hasard ne m'eût fait vous rencontrer?

Parce que, monsieur, dit l'interlocuteur en hésitant, parce que j'aurais craint qu'il vous fût désagréable de le recevoir de ma main: je sais que le capitaine d'Haberville n'oublie jamais ni un bienfait ni une offense.

M. d'Haberville regarda fixement l'étranger, fronça les sourcils, ferma fortement les yeux, garda pendant quelque temps le silence, en proie à un pénible combat intérieur; mais, reprenant son song-froid, il lui dit avec la plus grande politesse:

—Laissons à la conscience de chacun les torts du passé: vous êtes ici chez moi, capitaine de Locheill, et, en outre, étant porteur de lettres de mon fils, vous avez droit à un bon accueil de ma part. Toute ma famille vous reverra avec plaisir. Vous recevrez chez moi une hospitalité.... (il allait dire avec amertume, princière mais sentant tout ce qu'il y aurait de reproche dans ces mots)... vous recevrez, dit-il, une hospitalité cordiale; allons, venez.

Le lion n'était apaisé qu'à demi. Arché, par un mouvement assez naturel, avança la main pour serrer celle de son ancien ami, mais il lui fallut aller la chercher bien loin; et quand il l'eut saisie, elle resta ouverte dans la sienne.

Un long soupir s'échappa de la poitrine de l'Ecossais. En proie à de pénibles réflexions, il parut indécis pendant quelques minutes, mais finit par dire d'une voix empreinte de sensibilité:

—Le capitaine d'Haberville peut bien conserver de la rancune au jeune homme qu'il a jadis aimé et comblé de bienfaits, mais il a l'âme trop noble et trop élevée pour lui infliger de cœur joie un châtiment au-dessus de ses forces: revoir les lieux qui lui rappellent de si poignants souvenirs sera déjà un supplice assez cruel, sans y rencontrer l'accueil froid que l'hospitalité exige envers un étranger.

Adieu, capitaine d'Haberville; adieu pour toujours à celui que j'appelais autrefois mon père, s'il ne me regarde plus, moi, comme son fils, et un fils qui lui a toujours porté le culte d'affectueuse reconnaissance qu'il doit à un tendre père. Je prends le ciel à témoin, M. d'Haberville, que ma vie a été empoisonnée par les remords, depuis le jour où le devoir impérieux d'un officier subalterne m'imposait des actes de vandalisme qui répugnaient à mon cœur; qu'un poids énorme me pesait sans cesse sur la poitrine, même dans l'enivrement du triomphe militaire, dans les joies délirantes des bals et des festins, comme dans le silence des longues nuits sans sommeil.

(A suivre.)

Quand un homme est devenu célèbre, il se trouve des quantités de flatteurs pour voir même dans tous ses défauts la preuve indiscutable de son génie.

A. B. CASTONGUAY, PHOTOGRAPHE

A le plaisir d'annoncer à ses clients et amis qu'il ouvrira la semaine prochaine un atelier, au

No. 331 ½ RUE DALHOUSIE.

Fera de l'ouvrage de 1ère qualité. Toute sorte d'encadrage.

Fera l'encadrage pour images et photographies. Sera ouvert et posera les photographies avec lumière spéciale,

Tous les soirs, Jusqu'à dix heures.

CHARBON

Nous en avons en quantité de toutes les grosseurs, et de qualité garantie.

Faites-en l'essai, et vous n'en voudrez jamais d'autres.

O'REILLY & BELANGER, Limited. 38 rue Sparks, Russell. Bâtisse du Tél.: Q. 861.

Dr A. I. TELMOSSE
Médecin-Vétérinaire
100 rue York, Ottawa, Ont.
Phones: Rés. R. 2368.—Office R. 1632.
Inspecteur Médical pour "The General Animals Insurance Co. of Canada."

OCCASIONS EXCEPTIONNELLES POUR ACHAT DE

BIJOUX

MONTRES GARANTIES SOUS TOUS RAPPORTS

Montres ajustés, régulier $14.00, pour $9.85
7 rubis ajustés, régulier $12.00 pour $8.95
Montres-bracelet, rég. $7 et $8 pour $5.00 ET $6.00.
Montres pour dames, régulier $3.50 pour $1.95
Fobs pour dames, boîtier en argent, régulier $2.00 pour $1.65
Epingles à cravates, régulier 50c pour 35c
Boutons de manchettes, régulier 50c pour 35c
Chaînettes pour le cou, régulier 50c pour 35c
Dernières nouveautés en épingles à jabots, dans une magnifique boîte, au bas prix de 75c
Derniers genres en bracelets GOLDFILLED, avec vraies pierres incrustées, à des prix relativement bas.
Sacoches de grande valeur au prix minime de $2.25
Vraies pierres montées sur or, 10k, pour hommes, valant $7.00 et $8.00, pour $5.00
Vraies perles montées sur or, 14k, prix régulier $6.00, pour $3.85

Louis Gaulin, RIDEAU

P. S. Réparages exécutés promtement et à votre satisfaction.

VOYEZ NOS VITRINES. TELEPHONE: RIDEAU 929.